

La vieille filandière

POURRAT, Trésor des contes, VII, 245-250.

Il y avait une fois une vieille qui de son état était filandière et tissandière. Le matin faisait virer son fuseau, et le soir lançait sa navette. Elle habitait un endroit que les gens disaient défortuné : la fontaine au creux du val avait mauvais renom, les ruines du château sur la butte passaient pour hantées par les diables.

Certain soir, aux approches de l'arrière-saison, ayant monté ses bois, elle tissait sa toile; et là, à son métier, elle s'en donnait assez. Mais peut-être parce qu'on avait un de ces temps mi-averses, mi-soleil, qui font dire que le diable marie ses filles et bat sa femme, l'ouvrage venait mal. Dès qu'elle menait son train de tissandière, clic-clac, tac-tac, le fil s'embrouillait; et dès qu'arrêtant ce train, elle tâchait de le débrouiller, elle le voyait sous ses doigts s'embrouiller de plus belle.

Un quart d'heure elle endève, une demi-heure elle enrage.

Elle s'obstinait plus encore. « C'est à croire, songeait-elle, que quelque esprit cornu se mêle du mystère. »

Et tout à coup, perdant patience : « Il me faudrait, fait-elle, le diable ou ses filles pour débrouiller mon fil! »

Sitôt la parole dite, sitôt la porte s'ouvre.

Paraît un beau monsieur, tout de vert vêtu, et ses yeux aussi étaient verts, qui luisaient comme ceux d'un chat.

Au premier pas salue la vieille; au dernier pas regarde la toile. « Ho, quelle toile, bourrue dessus, bourrue dessous! Quel fil, tordu devant, tordu derrière! Et tu

peux regarder à celui de ton galetas, il vient de tourner en une même filasse, pleine de nœuds, pleine de bûches ...

- Hé, vous, monsieur., faites mieux, si vous pouvez!

- Entendu, brave femme, je crois pouvoir mieux faire.

Je lisse la toile, je lisse le fil et je le tisse; je te les rapporte ce soir.

- Ha, pour sûr! Ha, d'a«ord! Mais que me demanderez-vous, monsieur?

- Brave femme, si peu que rien. Tu me diras merci quand je te les rapporterai.

- Merci, pour sûr, merci de tout mon cœur.

- Seulement, pour me dire merci, il faut savoir : je veux que tu dises mon nom, que tu dises mon âge, aussi. Tu auras trois coups pour les dire. Si tu les dis, tu ne me dois rien. Si tu ne les dis, la toile me reste; et le fil de ton sort, c'est à moi de le tisser. A moi de montrer le chemin que ton âme doit prendre. Enfin, si peu que rien!... Convenu donc, ma bonne femme?

- Ma foi, a dit la vieille, - elle n'était plus bien à soi, - ma foi, convenu, monsieur. »

Sitôt la parole dite, sitôt le monsieur parti.

En moins de rien a pris la toile, le fil de l'ouvrage, le fil du galetas. En un éclair a disparu.

La vieille vient jusque sur la porte, quelque peu étourdie. Elle fait trois pas sur l'herbe : la voilà aux cent coups.

« Mais qu'as-tu fait, mais qu'as-tu fait? Comment savoir d'ici ce soir le nom du personnage? Son âge, son âge! Tu t'es fourrée dans une belle diablerie. Et que feras-tu maintenant? »

Dans le moment, comme si l'ange l'avait voulu, elle voit son filleul un drôle dans les treize ans, qui s'en allait au bois. Il voulait y poser des lacets pour les grives, les dénicher, et les piéger et les prendre à l'appeau, surtout : pas de cri ni de chant qu'il. n'imitât à s'y méprendre.

Car ce Jeantou avait toute son idée dans les oiseaux. Sitôt Jeantou crié, sitôt Jeantou est là.

Et elle, tout de suite, en plein soleil, elle le met au fait de son affaire.

Grattant sa tête sous son bonnet, il l'écoutait; renfonçant le bonnet sur sa tête, il lui dit :

« Marraine, j'ai vu cet homme vert deux fois, trois fois, près du gros vieux châtaignier creux ... Mais son nom, mais son âge?! Comment diable savoir?!

- Tiens, mange une pomme, ça t'avisera. »

Les fileuses avaient toujours une pomme dans la poche de leur tablier : elles y mordaient quand, pour mouiller le chanvre, venait à leur manquer la salive.

« Merci, marraine, je la mangerai au bois. Nous n'avons que jusqu'au soir. Et c'est un fil plus difficile à débrouiller que celui de votre toile. Enfin, ne vendons pas notre bonne fortune. » Sitôt la parole dite, sitôt Jeantou parti. Sur la sente il marchait, au raccourci, se met à courir.

Il va vers l'arbre creux. De deux cents pas, il voit quelqu'un, là, qui allait, qui venait, avec la façon de vouloir faire quelque chose d'importance. Et de cent pas, il reconnaît l'homme vert.

L'avisant, l'homme vert s'arrête. Le voyant avancer, il vient tout droit à lui.

« Drôle, fuis-t'en de là. Cet arbre est mien, tu t'y brûlerais les doigts. Laisse-moi à mes affaires, et toi, va-t'en aux tiennes! » Cela d'un air si terrible qu'il fallut bien prendre la fuite.

Au premier buisson, cependant, le filleul ralentit. Au premier taillis, il fait halte.

Entre deux branches, il risque un regard. Entre deux feuilles, il suit de l'œil l'homme vert.

Comme si cet homme montait les échelons d'une échelle qui ne se pouvait voir, il s'élève dans l'air et jusqu'au haut de l'arbre. Comme s'il y avait là un plancher qu'on ne pouvait voir non plus, il installe un métier, il se met à la tâche.

Maintenant, c'est un diable : il a pris sa figure de diable, tout cornu, tout griffu. Ses filles diablasses s'affairent autour de lui, et des diablotins, par pelotons. Ils lissent le fil, lancent, relancent la navette. Le métier claque, tiquetaque et mène un train d'enfer. Avant deux heures, comme il l'a dit, la toile sera faite.

Sous son bonnet, le drôle se gratte la tête, parce qu'aucune idée ne lui vient.

Puis sur sa tête, il renforce son bonnet, parce qu'une idée lui est venue.

Rampant comme un lézard, de touffe de chêne en touffe de chêne, se coulant sur le ventre comme la couleuvre, de fougère en fougère, le filleul va vers l'arbre creux.

Avant que le geai l'ait dénoncé en s'envolant, il en est proche à le toucher; avant que la pie l'ait annoncé de ses criailles, il s'est glissé dans la crevasse, parmi le bois pourri qui tombe en amadou.

Et sitôt caché là, sitôt il fait ce qu'il a décidé de faire.

Mettant ses deux mains en cornet, il crie : « Coucou! coucou! » et par trois fois ainsi.

Là-haut, pour une minute, le métier s'est arrêté

« Filles, dit le diable, et le filleul l'entend, ne sommes-nous, pas à la fin d'août?

- A la fin d'août, oui, père, à la fin d'août!

- Eh bien, moi, le diable Mirloret,

Qui ai vingt mille ans et vingt jours bien comptés

De tout mon âge, à la fin d'août,

Je n'ai ouï chanter le coucou ! »

« Mirloret, s'est dit le filleul, c'est bien un joli nom, un nom à s'en souvenir.

Mais vite, vite, que ça ne me sorte de la tête!» D'un doigt, sur l'un de ses sabots couverts de poudre, il a écrit le nom; et sur l'autre, il a écrit l'âge.

Lentement, lestement, sans le plus petit bruit, il s'est coulé au chemin du retour.

Vitement, vitement, sans se soucier du tapage, il a fait ce chemin d'une course.

Mais quand il a été à la maison de la marraine, regardant ses sabots, il a perdu contenance. Les herbes, les fougères avaient effacé toute la poudre. On n'y lisait plus rien.

« Mon Dieu, Seigneur, je ne sais plus! »

Il n'avait pas relevé le nez, qu'à un peu de bruit au bout du chemin, il a compris qu'arrivait l'homme vert.

Il n'avait pas tourné les yeux vers lui, qu'il a senti le fil de ses idées se débrouiller dans sa tête.

L'autre, qui portait sur l'épaule un énorme rouleau de toile, n'était pas au grand pin que Jeantou avait tout retrouvé. Et il n'était pas devant la porte que Jeantou avait tout dit, d'un trait, à la marraine.

« Regarde, regarde, brave femme, a crié l'homme vert. Voilà la toile. En as-tu jamais vu de plus fine et mieux ourdie? »

C'était si vrai que le nez de la vieille lui a frémi d'aise.

« Reste à savoir à qui elle va échoir, a repris l'homme vert. A toi de te montrer, maintenant, brave femme. D'abord, mon nom : tu as trois coups pour le dire. »

Toute frétilante de jouer le diable, la vieille a fait l'embarrassée:

« Peut-être bien Albert? »

A ce premier coup, l'homme vert a souri. « Albert? Non, pas Albert.

- Peut-être bien Robert?»

A ce deuxième coup, le diable a ri. « Robert? Non, pas Robert. »

Baissant le chef, elle a fait celle qui est au bout de son rouleau.

Promenant les yeux à terre, elle a fait celle qui ne parle plus qu'au hasard.

« Alors, alors, le diable Mirloret. »

L'homme vert a sursauté. Il a regardé noir le drôle qui lui regardait ses sabots.

« Reste mon âge. En trois coups, pareillement!

- Je vous donne quarante-cinq ans.»

A ce premier coup, l'homme vert s'est redressé, faisant signe que ce n'était pas cela.

« Eh bien, je vous donne quarante-sept ans. »

A ce deuxième coup, l'homme vert a siffloté, faisant signe derechef que la vieille n'y était pas.

« Alors, alors, vingt mille ans et vingt jours. »

Sitôt la réponse donnée, sitôt le diable disparu. Avec le bruit et la puanteur du lait qui se sauve sur les braises. Et du milieu des airs, la vieille et son filleul l'ont ouï qui criait.

« Ha, drôle, drôle, tu as su te cacher dans l'arbre creux! » Mais honteux comme le renard qui s'est laissé prendre par la poule, il n'a plus reparu dans l'endroit. Ceux de par là jamais plus n'ont eu affaire à lui!

A toutes les bonnes gens

Puisse en arriver autant !